

Quelle littérature sportive?

Autor(en): **Heimermann, Benoît**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas**

Band (Jahr): **40 (2001)**

PDF erstellt am: **24.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-267565>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

QUELLE LITTÉRATURE SPORTIVE ?

Peut être est-il exagéré de parler de littérature sportive en tant que tel. Zola a-t-il contribué à alimenter la littérature ferroviaire ou minière au prétexte que sa *Bête humaine* ou son *Germinal* s'épanouissent dans ces contextes particuliers ? Il existe, bien sûr, un certain nombre d'exceptions notoires, deux ou trois perles rares, mais, pour l'essentiel, c'est plutôt d'allusion ou de prétexte dont il est question.

Plus qu'une trame ou un moteur, le sujet sportif, revu et corrigé par les écrivains n'est, la plupart du temps, qu'un moyen capable d'enrichir un élément de décors ou de nourrir un trait de caractère... Si on relève, ici ou là, des passerelles plus solides entre ces mondes antagonistes, si une poignée de funambules s'y sont aventurés avec conviction c'est que l'époque ou le pays considérés relevaient, eux aussi, de la singularité.

Au tournant du siècle, par exemple, à mesure que la révolution industrielle bousculait les habitudes romantiques entretenues jusque là, la bicyclette, l'automobile ou l'avion encouragèrent des vocations littéraires par dizaines. Au gré des pages et des expériences, la force, le mouvement, la vitesse s'imposèrent comme par miracle.

Dickens et Tolstoï en piquaient pour la petite reine qu'ils pratiquaient avec entrain. Becket, Tzara, Wells, mais aussi, de l'autre côté de l'Atlantique, Twain, Thomas ou Saroyan jouèrent des coudes dans un peloton compact. Au guidon de sa propre machine, Maurice Leblanc (le père d'Arsène Lupin) s'imaginait « maître du monde » et Kisling regrettait « de n'avoir pu faire le Tour de France comme coureur ». Pour faire bonne mesure, l'incontrôlable Alfred Jarry suggéra *La Passion considérée comme course de côte*, où Jésus se prend une « gamelle » mémorable en escaladant le trop fameux Golgotha.

Glorieuse époque où Mallarmé, Supervielle, Proust et son fameux *Jeune homme rencontrant un avion* se sentaient pousser des ailes rassurés de savoir qu'Octave Mirbeau et Georges Bernanos assuraient, pour leur part, les beaux jours de la rubrique « auto-moto ». Aux yeux des beaux esprits, le corps – de moins en moins tabou – devenait soudain une source d'inspiration pour quantité de panégyriques enfiévrés.

Tant et plus que le phénomène, au début des années 20, fit l'unanimité. Emerveillés par les Jeux olympiques de Paris, Montherlant, Cocteau, Obey chantèrent les vertus prophylactiques des exercices athlétiques. Dans l'ombre du monumental Carpentier, Louis Hémon ou Henri Decoin boxèrent quelques chroniques viriles. Et le tandem Valéry Larbaud-Romain Rolland profita de l'exemple des Mousquetaires pour tricoter deux ou trois histoires de tennis supplémentaires.

Las, le feu d'artifice ne s'éternisa guère. Si le roman « sportif » se perpétuera un tant soit peu en France ce fut par intermittence. Parce que son auteur nourrissait avec le sujet une réelle connivence ou parce que la pratique de l'exercice fouettait son imagination avec avantage. A l'étranger en revanche, les polygraphes musclés s'obstinèrent avec conviction. Von Doderer à Vienne, Musil à Prague, Buzzati et Malaparte en Italie, Orwell, Nabokov, Shaw et Hopcraft en Angleterre ne négligèrent pas leur peine pour sublimer leur passion et aligner des mots qui respiraient fort l'effort sans cesse recommencé. Les amateurs de tennis de table, d'escrime ou de football y retrouvèrent leur compte, mais pas forcément les critiques littéraires qui ne comprenaient pas toujours pourquoi de semblables artistes s'aventuraient sur des chemins si peu recommandables.

Aux Etats-Unis, les écrivains ne se sont jamais embarrassés de semblables scrupules. Jack London ne se contenta pas de découvrir le surf, il le chanta, le popularisa dans les colonnes des quotidiens les plus respectables. William Faulkner (en 1955) et John Steinbeck (dix ans plus tard) furent l'un et l'autre crédités au sommaire de *Sport Illustrated*, l'hebdomadaire obligé des *aficionados*. Et que l'on sache ni John Updike, ni, plus tard, John Fante, Philip Roth, Jérôme Charyn

ou Paul Auster n'eurent à cacher derrière leur porte-plume leur passion pour le basket, le football américain ou le base-ball...

En France, le sport tel qu'on le lit cessa dans le même temps de s'exposer. On ne tend pas la joue de ses enthousiasmes avec autant de naïveté sans risquer de récolter quelques belles claques de scepticisme en retour. Aux excès de superlatifs des thuriféraires obligés (Vialar, Genevoix, Coubertin...), la gent intellectuelle fut trop heureuse d'opposer des critiques tout aussi excessives. On se souvient de Léon Bloy : « Je crois fermement que le sport est le moyen le plus sûr de produire une génération d'infirmités et de crétins malfaisants. » De Jean Giono : « Le sport est sacré : or c'est la plus belle escroquerie des temps modernes. » Ou de Francis Carco : « Je n'aime pas le sport qui me paraît être un peu l'art d'une certaine catégorie de citoyens chez qui le muscle prône l'esprit. »

On note surtout l'indifférence qui petit à petit rallia les suffrages du plus grand nombre. Pour un Morand ou un Mac Orlan, un Gibeau ou un Haedens, un Perret ou un Blondin qui avouaient leur flamme sans honte ni retenue, combien d'admiration rentrées et d'inclinations frustrées. A Camus qui, ouvertement, concédait : « Tout ce que je sais de plus sûr à propos de la moralité et des obligations des hommes, c'est au football (et au théâtre) que je le dois. » Sartre opposait « l'indifférenciation du droit et du devoir de chaque joueur », comme sa curiosité propre, qu'il n'osa, bien sûr, jamais avouer en public.

Pour certains esprits savants, exprimer ouvertement (et *fortiori* par écrit) son penchant pour la chose sportive releva petit à petit du péché inavouable. Sait-on que Jacques Rivière, Alain-Fournier et Gaston Gallimard composèrent une parfaite troisième ligne sous l'authentique maillot de « La Jeunesse littéraire » ? Que Blaise Cendrars fut un avant centre percutant à l'âge de vingt ans ? Que René Char entretenait une correspondance footballistique passionnée avec Nicolas de Stael ? Que Simone de Beauvoir jura un jour que « savoir le Christiana aval » lui importait davantage que de recevoir le prix Renaudot ? Que Cioran lisait régulièrement *L'Equipe* ? Ou que, plus près de nous encore, Patrick Modiano en personne ne

néglige jamais de rafraîchir sa mémoire en compagnie de ceux qui, comme lui, n'ignorent rien de l'athlétisme du temps des deux Michel (Jazy et Bernard) ?

Le plus souvent sur la réserve, l'écrivain « sportif » qu'il soit rapporteur transi ou pratiquant énamouré pousse rarement la logique jusqu'à marier au quotidien sa double « identité », à suspendre l'épanouissement de son écriture à l'accomplissement d'exercices physiques obligatoires ; à modeler ses compositions de papier comme on entretient une musculature ou, comble de cohérence, à troquer ses habits d'écrivain pour ceux du champion.

Ces jusqu'au-boutistes existent pourtant qui méritent considérations. Ils sont la fusion de l'improbable, le mariage de l'impossible. On pense bien sûr, et en priorité, à Arthur Cravan, poète devenu boxeur qui n'hésita pas au faîte de sa logique à défier le champion du monde en titre – le monstrueux Jack Johnson – quitte à finir les bras en croix sur le tapis de ses illusions ! Plus près de nous, Loïc Waquant osa plus modestement croiser les gants face à la jeunesse belliqueuse de Chicago et John Irving multiplier les clefs anglaises dans toutes les salles de lutte du Massachusetts et du New Hampshire réunis...

L'exemple de Jean Prévost n'est pas moins réjouissant. Dans son bureau, l'écrivain prolifique, futur héros du maquis, abattu le 1^{er} août 1944, « un pistolet dans la main, les *Essais* de Montaigne dans l'autre » avait installé un punching-ball pour, disait-il, « défouler sa rage et son imagination. » Le *ET* est d'importance. Tout autant que son style littéraire, Prévost soignait sa forme physique. Parce que, aimait-il à répéter, si « l'homme va de tous côtés en cherchant, science, puissance ou foi, les limites de soi-même ; il ne peut guère mieux les sentir que dans cette flambée de son orgueil et de sa douleur, dans cet extrême amertume de la bouche. »

Prévost pratiquait le sport en ascète et lui consacrait un temps infini. Costaud, ambidextre, l'athlète au « front de petit buffle » (Mauriac) qui lançait le poids à 12 mètres et le disque à 35, avouait un faible pour le canoë, l'escrime et le rugby. Mais il prisait surtout la boxe. Champion universitaire, il poussa l'élégance jusqu'à se

« peigner » avec Locatelli, alors professionnel chez les légers ! L'imprudent normalien ne dut de finir debout qu'à l'arbitrage indulgent de Tristan Bernard, mais, au delà des gnons et des ecchymoses, il revendiqua une légitime fierté d'être passé si prestement de la théorie à la pratique.

Lui aussi enthousiasmé par les Jeux olympique de 1924, l'ami d'Hemingway et de Saint Exupéry (deux autres « sportifs » notoires qu'il encouragea et publia avant tout le monde) commit au final un *Plaisir des sports* qui se démarque de beaucoup des livraisons académiques notées plus haut. Peut-être, tout simplement, parce que l'écrivain aux muscles rebondis avait compris que si les auteurs grecs « s'entraînaient pour s'adapter à la civilisation » lui même sacrifiait aux exercices du corps pour mieux « résister à la notre » !

Benoît HEIMERMANN¹
« *L'Equipe Magazine* », Paris

¹ Auteur – avec Patrice Delbourg – de *Football & Littérature*, Paris, Stock, 1998.

